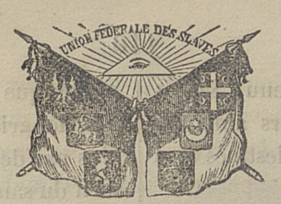
Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5 »
Un an	10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 15. — 19 Août 1849.

De l'inutilité des victoires des Maghyars, tant qu'ils n'auront pas organisé la résistance sur une base fédérative.

Les Hongrois sont incontestablement les héros de l'époque ; mais la masse croissante de leurs ennemis doit nous faire craindre de les voir s'ensevelir enfin dans leurs propres triomphes. Les suites européennes de cette catastrophe, qui n'est malheureusement pas impossible, nous font un devoir de répéter plus haut que jamais à quelle condition seulement l'héroïsme maghyar restera en définitive maître de l'immense champ de bataille au milieu duquel il a su planter son drapeau. Cette condition *sine quâ non*, c'est la fédération ; c'est la proclamation d'une complète égalité, non-seulement entre les hommes, mais encore, mais surtout entre les races. Or il y a deux grandes races, celle des Roumains et celle des Slaves, qui enveloppent à peu près de toutes parts la Hongrie, et avec lesquelles la race maghyare se trouve mêlée par des rapports de tout genre et inévitables. La moins nombreuse de ces deux races, celle des Roumains, compte déjà à elle seule deux fois plus de membres que le peuple maghyar. Que faut-il donc penser de l'immense race slave qui, par le nombre incalculable de ses enfants, forme à elle seule comme une Europe à part? Il serait donc absurde de croire qu'ayant contre eux d'aussi puissants voisins, les Maghyars pourront indéfiniment résister.

C'est pourquoi le système de Bem et de Dembinski est l'émancipation complète et l'indépendance intérieure dans une fédération de tous les peuples annexés ou voisins de la Hongrie. Grâce à cette tendance conciliatrice, Bem a su fixer librement sous son drapeau les Roumains de la Transylvanie, qui lui ont gagné un puissant parti chez leurs frères moldo-valaques. Par une attitude analogue dans le Banat et la Batchka, Bem a su gagner également les Serbes de ces provinces. Ils ont sans regret abandonné la cause autrichienne, nullement pour le stérile plaisir de changer de maîtres, mais parce qu'on leur garantissait l'autonomie sous la couronne de Saint-Étienne. Le refus primitif de reconnaître cette autonomie aux Serbes danubiens fut, on doit s'en souvenir, l'occasion fatale de la guerre actuelle ; c'est l'aristocratie maghyare qui, en combattant d'accord avec l'Autriche les prétentions d'indépendance des Slaves, mit aux mains de ceux-ci des armes, aujourd'hui traîtreusement détournées de leur but, mais qui tôt ou tard reprendront leur mission nationale. C'était déjà uniquement dans des vues anti-autrichiennes que le cabinet de Belgrad avait laissé partir, l'année dernière, son général Knitchanin avec 10,000 volontaires, pour renforcer l'armée serbo-croate. Le gouvernement serbe n'entendait par là favoriser que la cause de ses frères de race. Fort peu touché de la querelle de l'Autriche avec les Maghyars, il ne voulait que soutenir les Serbes de Voïevodie ; et c'est, en effet, à son appui qu'ils ont dû de ne pas se voir transformés par Vindischgrætz en passifs instruments de la cour d'Ollmütz. S'ils ont ensuite opposé si peu de résistance au général Bem, c'est parce que celui-ci se présentait chez eux comme un Slave et un ami de leur nationalité. Tout ce que les Serbes réclament des Maghyars, c'est la reconnaissance

solennelle de leur autonomie. Ce point obtenu, Serbes et Maghyars pourront redevenir les meilleurs amis du monde ; sans cette condition, ils semblent destinés à se faire une guerre éternelle.

C'est surtout par les Croates que la race slave se trouve représentée en Hongrie. La despotique Autriche elle-même n'a pu spolier les Croates de leurs libertés héréditaires. Comment un gouvernement aussi libéral que celui de la Hongrie pourrait-il y prétendre? Kossuth se tromperait gravement s'il considérait encore les Slaves de Hongrie comme susceptibles de se maghyariser ou de se laisser traiter en sujets vaincus. Les temps sont passés où M. de Metternich, au nom d'un maître allemand et d'une race prédominante, pouvait imposer le joug d'une loi et d'une langue étrangères sur toutes les provinces slaves. L'Autriche ne retrouvera plus ces temps de domination oligarchique qui voyaient le vaisseau de l'État sillonner mollement les vagues populaires sous le vent du principe *divide et impera*, et jeter en passant, le long de sa rive, à chaque nationalité un sourire protecteur. Depuis que la tempête de 1848 a soulevé haut comme des montagnes le flot des passions démocratiques, depuis lors on voit à nu les terribles écueils contre lesquels a échoué sans retour la grandeur autrichienne. Aussi ne peut-il plus être question sérieusement pour ses héritiers, de continuer sa cruelle exploitation des peuples. C'est au principe d'une complète égalité des peuples, et à leur fédération internationale, qu'ils doivent demander les éléments de leur puissance. Ce principe, proclamé à Kremsier, avait suffi lui seul pour relever un moment les Habsbourg ; et il a suffi de son abandon pour rejeter l'empire à la merci d'une tempête d'où toutes les forces russes elles-mêmes travaillent vainement à le sauver.

Espérons que les ministres maghyars retireront de la chute de l'Autriche un salutaire enseignement. Au lieu de prétendre centraliser le pouvoir et l'action gouvernementale à la façon Schwarzenberg-Stadion ; au lieu de vouloir, comme autrefois, imposer forcément leur langue, leurs mœurs, leurs tribunaux même aux comitats slaves, pour maintenir ainsi en Hongrie une aristocratie de race incompatible avec les idées modernes, ils proclameront le principe fécond de l'égalité et de l'association libre entre les peuples. Car la violation de ce principe, qui seule a ruiné l'Autriche, ruinerait tout aussi infailliblement la jeune Hongrie. Les Maghyars ne peuvent ignorer combien la Russie est habile, et quel immense parti elle saurait tirer de sa situation de protectrice de la liberté slave, si les Hongrois rendaient ce beau rôle possible à l'autocrate, en opprimant eux-mêmes le slavisme.

Plutôt que d'en appeler au tsar, les Serbes et les Croates préféreraient mille fois s'abriter sous la couronne de Saint-Étienne ; mais c'est à la condition que leur autonomie nationale leur soit garantie en Hongrie. Sinon ils devront se tourner d'un autre côté ; et dans leur désespoir peut-être prêteront-ils l'oreille aux magnifiques promesses que leur fait actuellement Nicolas, de substituer à la Hongrie maghyare une Hongrie slave gouvernée, non plus par des archiducs allemands, mais par un roi slave sorti du sang des Romanof. Ainsi, en se posant comme les ennemis les plus décidés du tsarisme, en se donnant la mission sublime d'affranchir du protectorat russe les principautés mêmes du Danube et toute la Turquie, les Maghyars pourraient bien, par leur faute, introduire le tsarisme jusqu'au cœur de l'Europe, en lui fournissant l'occasion admirable d'une intervention armée en faveur des Slaves du Sud imprudemment opprimés. — Une pareille éventualité devrait rendre la diète maghyare plus prodigue de concessions en faveur des Slaves qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. Sinon la gloire des Maghyars s'éclipsera comme celle des Autrichiens, des Russes, et de tous les empires fondés sur le sabre et la conquête.

Événements de la guerre hongroise.

Chaque jour l'indépendance hongroise se consolide davantage. De l'immense armée austro-russe qui se précipitait il y a quelques mois en Hongrie, comme une avalanche près de tout engloutir, il ne restera plus bientôt que des débris. Le génie stratégique de Dembinski n'a jusqu'à présent failli sur aucun point. Devenu généralissime, il a su briser partout où il l'a voulu le cercle de fer des Autro-Russes ; sans perdre sa position dominatrice au centre même de cette vaste périphérie, il a séparé les unes des autres par des pointes habilement exécutées les diverses armées ennemies. Chacune d'elles peut désormais être successivement attaquée par des forces supérieures.

Georgey a eu le bon esprit d'accepter l'admirable plan de son rival, et de lui amener son armée. L'un et l'autre, en se combinant, sont parvenus à faire agir toutes les divisions hongroises comme un seul et unique corps qui, couvrant de ses deux ailes la Theiss et le Danube, peut à la fois lancer des avant-postes sous les murs de Presbourg et sur le chemin de Bukarest et d'Iassy. Au centre de cette vaste ligne, Dembinski garde le chemin de fer de Szegled à Szolnok, de manière à pouvoir tomber rapide comme la foudre, tantôt sur les flancs de Paskievicz, tantôt sur ceux de Haynau. En outre il peut envoyer dans tous les comitats occupés par l'ennemi des détachements de honveds, autour desquels se groupent et se réorganisent les gardes nationales, pour intercepter les convois impériaux, bloquer dans les villes les petites garnisons russes, et faire partout la guérilla. Grâce à ces levées de volontaires, tous les postes entre la Galicie et Debreczin, où Paskievicz en passant avait disséminé ses troupes, retombent les uns après les autres au pouvoir des Hongrois. Ne pouvant plus rétrograder, les Austro-Russes ont poussé leur avant-garde sous le général Grotenhyelm, jusqu'en Transylvanie, où elle a dégagé la division de Lüders, que Bem tenait cernée dans les défilés de Kronstadt. Sans s'inquiéter de ce léger échec, le général polonais paraît compter beaucoup sur les déserteurs russes dont il a pu

former déjà trois régiments. On croit même que l'abandon d'Hermannstadt n'a été, de sa part, qu'une nouvelle ruse de guerre pour mettre ses troupes en contact plus direct avec les Russes, et favoriser leur désertion sur une plus grande échelle. On n'entend plus parler des bandes roumaines qui, conduites par Iankul-Hora, avaient planté en face des Szeklers le drapeau noir et jaune sur les montagnes les plus inaccessibles de la Transylvanie : sans doute elles trouvent aujourd'hui plus de profit à guerroyer contre les Austro-Russes. Non content de cerner les envahisseurs moscovites, Bem se met en mesure de les prendre par la famine. Dans ce but il a envoyé, avec un complet succès, un corps de Szeklers en Moldavie pour y détruire tous les magasins et toutes les provisions accumulées par l'ennemi. Le même résultat se prépare du côté de la Galicie, d'où l'armée de Paskievicz faisait venir ses approvisionnements, qu'elle ne peut plus dès à présent se procurer d'une façon régulière. Quant aux Autrichiens de Haynau, échelonnés au delà de Comorn, entre Pest et Szegedin, ceux-là se trouvent encore plus complétement coupés. Perczel fuit à dessein devant eux vers les *Pustzy* du nord-est. Meszaros, Guyon et Vysočki les séparent au sud-est de Knitchanin et d'Ielatchitj ; tous reculent ou avancent alternativement, suivant les exigences du plan général de défense.

Les Austro-Russes peuvent ainsi être anéantis sans coup férir par les maladies et la faim, impuissants qu'ils sont à se procurer des vivres dans les campagnes désertes, que les Hongrois eux-mêmes ont dévastées. Le long des routes, les villages n'ont plus d'habitants, et les puits mêmes y sont encombrés de cadavres en putréfaction. Si cet état de choses se prolonge, les Austro-Russes disparaîtront sans qu'il y ait eu besoin de grande bataille. Dans le pressentiment du sort qui les attend, Haynau et Paskievicz concentrent leurs divisions éparses. Le corps du général Tchoritj, qui bloquait Comorn, est allé en conséquence renforcer l'armée principale des Autrichiens. Depuis lors la garnison de Comorn, sous la conduite de Klapka, a pu faire en liberté les sorties les plus lointaines : toute la vallée de la Waag est devenue le théâtre de ses courses. Enfin la division d'Aulich, postée en face du général Nugent, sur le lac Balaton, ayant réussi à se glisser, à l'insu de l'ennemi, à travers la forêt de Bakony, est arrivée inattendue devant Raab, qui a dû lui ouvrir ses portes. La reprise de cette place a amené la jonction des deux corps d'Aulich et de Klapka. Tous deux, réunis, ont pu se porter sur Wieselbourg, et menacer Presbourg même, d'où une masse de fuyards est allée porter jusqu'à Vienne la terreur dont ils sont saisis. Tout ce qui restait de soldats en garnison à Vienne a dû partir en hâte pour aller couvrir Presbourg et les frontières mêmes de l'Autriche. Vainement on s'efforce de calmer la terreur des sujets *bien intentionnés;* ils ne croient plus possible le triomphe de leur cause. En effet, tous les renforts qu'on expédie en Hongrie sont des recrues sans aucune expérience de la guerre, et qui, se croyant envoyées à une mort certaine, se répandent en sanglots le long des routes. Tout concourt à augmenter la panique qui s'est emparée des Viennois. On se communique tout bas l'oracle prononcé par deux dames, somnambules célèbres, sur le résultat définitif de la campagne : cet oracle annonce l'occupation hongroise de la capitale des Habsbourgs pour le 15 septembre prochain.

Bien examinée, cette guerre extraordinaire nous montre dans ses héros toute l'impétueuse énergie des chevaliers du moyen âge, jointe aux vastes et patientes combinaisons de la stratégie moderne. Ce qui rappelle encore le moyen âge, ce sont ces masses de croisés qui, portant sur le sein gauche la croix rouge, marchent bannières en tête, conduits par leurs curés, à la guerre contre les ennemis de Dieu et de la véritable Église. La manière de combattre de ces sublimes fanatiques n'est pas moins étonnante que l'est leur enthousiasme. Souvent, sous le nom de Csikos, ils forment des escadrons de cavalerie volante armée de fouets très longs, qu'ils savent brandir et déployer de manière à les entortiller aux pieds des chevaux et au cou des hommes qu'ils entraînent. Alors les fantassins que ces Csikos portent en croupe s'élancent sur les hommes renversés, tandis que les cavaliers continuent de répandre avec leurs fouets le désordre dans les rangs ennemis. Ailleurs, au lieu des Csikos, ce sont des hussards qui, sans selle et sans étriers, arrivent comme la foudre, et au besoin s'éloignent de même. En chargeant, ils savent cacher leur tête derrière celle de leurs chevaux, qui reçoivent tous les coups, tandis qu'eux-mêmes, faisant jouer à droite et à gauche sur les visages ennemis leurs sabres recourbés, se frayent un passage à travers les plus épais bataillons. A tous ces avantages se joint celui d'une abondante artillerie. Outre les nombreuses pièces provenues de la fonte des cloches de la Hongrie, il y a encore tous les canons de siége et de campagne enlevés aux Autrichiens, et qui s'élèvent, dit-on, à plus d'un millier. Il est donc facile à Bem et à Dembinski de développer leurs talents, puisés à la grande école napoléonienne, qui manœuvrait, comme on le sait, principalement avec des canons. Joignez à cela le soin extrême que l'on prend du bien-être physique des soldats, leur nourriture succulente, et l'attention même de transporter le plus souvent possible l'infanterie sur des chariots, pour la faire arriver fraîche et vigoureuse au lieu du combat.

Voilà par quels moyens les Hongrois triomphent. Leur système gouvernemental n'est pas moins habilement calculé que leur système de défense. Pareil aux cavaliers des *Puszty*, le président Kossuth n'a point de demeure permanente : on le croit à Szegedin, quand il apparaît à Comorn ou au grand Varadin. Des bateaux à vapeur armés en guerre lui servent de palais flottants, et le transportent, prompts comme l'éclair, d'une ville à l'autre, partout où il faut porter un grand coup. Les ministres qu'il dirige, et la diète même qu'il préside, sont au besoin, comme lui,

nomades. Avec de pareils hommes, tous les empereurs du monde pourront guerroyer des années sans se trouver à la fin plus avancés que le premier jour.

Des sympathies pour la cause Hongro-Polonaise en Orient et en Occident.

Depuis les guerres glorieuses pour l'émancipation de la Grèce, aucun drapeau n'avait obtenu dans le monde autant d'applaudissements que le drapeau de l'indépendance hongroise. Ce n'est pas seulement l'Europe civilisée, ce sont encore les peuples prétendus barbares qui lui envoient à l'envi leurs témoignages de sympathie. — Tout le long de la frontière ottomane, les pachas turcs fraternisent de mille manières avec les officiers maghyars ; et la Porte, ébranlée par ses pachas, ne se maintient plus contre le parti de la guerre qu'à l'aide des influences diplomatiques de l'Occident.

Heureusement ces influences ne trouvent aucun écho chez les peuples. Secondant sur ce point le vœu des patriotes de Turquie, les trois principautés danubiennes réagissent avec un merveilleux accord contre les Russes, ou, ce qui est identique, en faveur des Hongrois. Déjà, bien plus promptes à se décider que les apathiques Ottomans, les tribus libres du Caucase ont commencé sur les derrières de l'armée russe une diversion puissante. Le terrible confédéré de Kossuth, Chamyl, a poussé plus avant que jamais ses incursions dévastatrices sur le territoire russe. Sa propagande et surtout son exemple font, dit-on, d'effrayants progrès chez les Cosaques jadis républicains, et l'on soupçonne fortement ceux de la mer Noire d'animer contre le tsarisme leurs frères du Dniepre et du Don, et d'être prêts à servir d'intermédiaires armés entre les héros du Danube et les héros caucasiens. — La Grèce, elle aussi, se montre complice et active dans cette grande croisade des peuples contre le tsar. Les journaux d'Athènes contiennent des invitations formelles aux émigrés polonais de venir chercher refuge dans leur pays ; et nous savons, en effet, de bonne source, que déjà 180 d'entre eux, passés d'Italie à Corfou, et de là en Grèce, y ont reçu la plus cordiale hospitalité. D'Athènes, par les Thermopyles, Salonik et la Serbie, le passage en Hongrie est des plus faciles et des plus sûrs. A Marseille les vaisseaux grecs reçoivent et transportent, dit-on, gratuitement tous les réfugiés qui désirent se rendre par Corfou aux champs de bataille du Danube.

Nul doute que les instructions secrètes de l'Angleterre ne soient pour beaucoup dans cette conduite des marins hellènes. L'aristocratie des torys, tout comme le commerce whig, se montrent unanimes dans leurs manifestations pour la cause hongroise; les deux chambres haute et basse ont dû suivre le torrent de l'opinion publique. Lord Palmerston lui-même n'ose se roidir contre les masses de pétitions qui toutes réclament de lui la reconnaissance officielle de l'indépendance hongroise. Enfin des diplomates maghyars ont, dit-on, réussi à gagner les courtisans de Victoria, en leur laissant entrevoir la perspective de la couronne de Hongrie pour un des fils de leur reine; et cette espérance a suffi pour les rendre les plus chauds antagonistes de l'alliance austro-russe. — Dans l'Amérique du Nord, les meetings ne discontinuent pas en faveur des républiques hongroise, romaine et vénitienne, et les navires des Etats-Unis ont déjà plus d'une fois rendu aux insurgés de signalés services.

Quel qu'en soit le motif toujours plus ou moins égoïste, les sympathies britanniques et américaines pour la Hongrie ont un retentissement heureux parmi les bourgeois mêmes de Paris, dont on pouvait croire les cœurs fermés à tout jamais aux sentiments généreux. Il n'en est pas ainsi, grâce à l'Angleterre.

Quatre-vingt-dix députés de la gauche se sont même risqués à signer et à déposer devant la Chambre une proposition qui réclame du gouvernement français : 1° la reconnaissance immédiate *de l'indépendance et de la nationalité* (il aurait fallu dire *des nationalités*) *de la Hongrie;* 2° des mesures efficaces pour *assurer l'intégrité du territoire hongrois contre toute invasion étrangère.* Mais pendant que les hommes du pays protestent noblement au nom de tout notre avenir compromis, le représentant du cabinet, l'ambassadeur Lamoricière, est traité à Varsovie comme un souverain par l'empereur Nicolas, qui espère dans le concours de la France pour s'approprier, ou la Hongrie, ou au moins une bonne portion de l'Autriche. La conclusion d'une alliance russo-française pourrait bien être plus voisine qu'on ne pense. — On verrait alors tous les cabinets de l'Europe, sauf celui de Londres, conspirant la ruine de la Hongrie et de la Pologne. Mais fussent-ils tous unis contre elle, la cause hongro-polonaise n'en est pas moins la plus populaire et la plus noble des causes, et dans son triomphe seul se trouve la garantie des libertés de l'Europe.

FAITS DIVERS.

Le départ subit du prince Schwarzenberg pour Varsovie comme plénipotentiaire autrichien préoccupe toute la diplomatie; il est évident que sa mission est de s'entendre avec le haut protecteur de l'Autriche, sur les bases d'un arrangement de plus en plus indispensable avec les Hongrois victorieux.

— Une terreur inexprimable paralyse toutes les affaires à Vienne. Les assignats à court forcé que l'on a imposés au commerce effraient tous les capitalistes. Ces assignats, remboursables sur les revenus de la Hongrie, ont déterminé une hausse effrayante dans le prix des objets de première nécessité. Impuissant à les payer, le prolétaire a à choisir entre la mort par le fer et la mort par la faim; et les émeutes des pauvres en Autriche sont quotidiennes.

— La démoralisation des troupes austro-russes est un fait accompli. Le moment approche où la guerre va changer de théâtre et se transporter de la Hongrie dans les provinces méridionales de Pologne. Bem et Dembinski se préparent à fouler de nouveau le sol natal, et à recommencer sous d'autres auspices la lutte de 1831.

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)